



FATIGUE DE GUERRE

ODILE MICHENEAU

Odile Micheneau

Fatigue de guerre

© Odile Micheneau, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-3239-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

28 novembre 1963
13 HEURES 55 MINUTES

GUSTAVE

Je flotte au-dessus de mon corps inerte.

Ils sont tous là, agglutinés autour de moi, comme des mouches. J'ai l'air un peu grotesque. Je suis sur le ventre. Ma tête est enfoncée aux trois quarts dans le sol. Mes yeux sont grands ouverts. Mes bras en croix. Une de mes jambes est repliée, un vrai pantin.

Des sirènes se rapprochent. La police, suivie des pompiers. Avec le saut que je viens de faire, il faut bien tout ce monde. Ils se précipitent, tâtent mon cou, cherchent une palpitation, tentent une réanimation. Mon cœur refuse de repartir. Je vois bien qu'ils sont désolés. Ils s'acharnent.

Trop tard, c'est fini.

Le médecin constate mon décès à treize heures et cinquante-cinq minutes. On m'allonge sur un brancard, on me recouvre d'une couverture. On me charge dans le véhicule de police, les pieds en avant. Une façon de faire comprendre à tous ceux qui regardent que c'est terminé. Fin de combat, on rentre chez soi.

Un jeune prêtre passe me voir. Ses cheveux blonds coupés très court lui donnent un air angélique, malgré un visage émacié. Sa soutane noire est défraîchie et froissée. Il semble mal à l'aise et cherche dans un vieux missel une prière à lire pour le salut de mon âme. Pour les derniers sacrements, c'est trop tard. Je regrette de ne pas pouvoir lui dire que, entre Dieu et moi, la relation est consommée depuis bien longtemps.

Un officier de police judiciaire ouvre bruyamment la porte du fourgon. Sa nuit a sans doute été brève, sa démarche est vacillante. Il grommelle quelques mots incompréhensibles, lève la couverture d'un geste las, me regarde, l'œil terne, inexpressif, la cigarette aux lèvres. Sur son ordre, le fourgon de la police municipale me conduit à la morgue de l'hôpital de Nanterre.

On me garde au frais en attendant la décision du procureur.

Le lendemain, direction Paris et l'institut médico-légal ; une autopsie est demandée afin d'établir précisément les circonstances de ma mort. L'accueil est

aussi froid que le bâtiment. L'employé ouvre un grand registre chronologique et, méthodiquement, remplit d'une écriture soignée sur une double page mon admission : « Arrivé le 29 novembre 1963 à 19 h 15, enregistré sous le numéro 2696. Cause présumée de la mort : "ACCIDENT." »

Ici, ma vie tient en une ligne.

Je suis placé dans un des grands tiroirs frigorifiques qui tapissent tout un pan de mur. Une étiquette au pied pour mon identification. C'est étroit. Ça me rappelle les tranchées où, ratatiné dans un boyau, transi de froid, j'attendais que cesse enfin la pluie de balles et de grenades.

Un rat dans son trou.

Quarante-huit heures après mon arrivée, on procède à mon autopsie. Se faire découper, fouiller, triturer, prélever, allongé nu sur une table glaciale, moi qui suis quelqu'un de très pudique, c'est épouvantable, effrayant, humiliant. L'égrenage de termes médicaux que le médecin légiste débite dans son enregistreur m'impressionne. Outre les dizaines de fractures constatées, mon cœur a éclaté. Il était déjà bien endommagé avec tout ce que j'avais vécu, mais il ne voulait pas lâcher. Il a bien fallu que je lui donne un petit coup de main. Ce n'est pas moi qui me suis accroché à la vie, c'est elle qui s'est accrochée à moi.

On me recoud. Pas de substances illicites trouvées dans mon estomac, pas de traces suspectes sur mon corps, aucun doute sur l'origine de ma mort. Mon corps va être rendu à mes proches.

Le 6 décembre 1963, on procède à mon inhumation au cimetière de Sartrouville. Ma tombe est proche du carré réservé aux combattants de la Grande Guerre. Je suis content de retrouver mes camarades de combat.

C'est un jeudi, jour de congé des enfants.

Tous les jeudis, avec Suzanne, mon épouse, nous prenons le train en fin de matinée à la gare de Sartrouville pour nous rendre à Colombes, chez mon fils Guy et sa femme Madeleine. Nous déjeunons tous ensemble. Après la sieste de la benjamine, nous partons avec les enfants au parc pour une poignée d'heures. Madeleine peut ainsi profiter de quelques heures de liberté. Ses deux grossesses rapprochées l'ont beaucoup fatiguée. Guy a accepté un poste à Bergerac et ne rentre que le week-end. Cette situation temporaire joue les prolongations. Il s'accroche à cet emploi de comptable gérant, persuadé qu'on lui proposera une promotion séduisante. Sa carrière professionnelle le préoccupant plus que sa vie de famille, il ne remarque pas le désarroi de sa jeune épouse qui se retrouve seule avec les enfants. Je sens bien que Madeleine accepte difficilement cette situation. Notre présence la rassure et c'est l'occasion pour elle d'échanger avec Suzanne.

Originaires de la Meuse, ses parents vivent toujours dans la cité ouvrière de son enfance. Son père, François, est à la retraite après une carrière de tréfileur aux Forges de Commercy. Sa mère, Germaine, alterne depuis quelques années les séjours en hôpital psychiatrique et les retours au domicile. Elle ne s'est jamais remise de la mort brutale de son jeune frère Robert, écrasé par un camion militaire le premier jour de la mobilisation. Robert, première victime civile du conflit, avait quatorze ans et passait des vacances chez sa sœur. Madeleine avait alors huit ans et considérait son oncle Robert comme son grand frère. Après ce drame, Germaine avait trouvé un réconfort précaire dans l'alcool, sans doute pour noyer une culpabilité grandissante. Elle avait interpellé son jeune frère de l'autre côté de la route, il avait traversé sans remarquer le camion qui venait droit sur lui.

Germaine finit par prendre définitivement ses quartiers à l'hôpital psychiatrique. La maladie d'Alzheimer s'était invitée subrepticement. Sa mémoire déclinait et, avec elle, ses souvenirs et l'attachement aux siens.

J'aurais bien voulu, moi aussi, effacer des souvenirs, les perdre au fond d'un

gouffre, ne plus les voir ressurgir pour me torturer et me rappeler ce que j'avais tant envie d'oublier : cet obsédant souvenir du front, cette guerre qui fracasse les corps et torture les cerveaux.

Suzanne est devenue la confidente. Madeleine partage avec elle les petites et grandes turpitudes que la vie se charge de mettre sur son chemin. Elle aime dire qu'elle a de la chance d'avoir « une belle-mère en or ». La complicité entre les deux femmes a été immédiate.

J'ai, moi aussi, un faible pour cette jeune femme élégante, délicate, lumineuse, toujours généreuse. Parfois, sa bonté peut la rendre crédule et cette naïveté me touche. Elle a rencontré Guy à un cours du soir de comptabilité et a plusieurs fois refusé ses avances, ne supportant pas l'arrogance de ce garçon si sûr de lui. Quels arguments a-t-il réussi à déployer pour la séduire ? Je me demande si épouser mon fils a été une chance pour elle. Elle a très vite confié à Suzanne que, derrière l'arrogant, elle avait deviné un grand timide.

De mon côté, j'avais mené mon enquête pour m'assurer de la bonne moralité de cette jeune femme partie très tôt de chez ses parents. La rencontre avec sa logeuse avait dissipé tous mes doutes. Mme Martin était la mère de sa meilleure amie, Micheline. C'est ce qui avait convaincu les parents de Madeleine de laisser leur fille partir seule pour la capitale afin d'y trouver du travail et de parfaire sa formation de comptable. Mme Martin était intransigente sur les horaires et surveillait la jeune femme étroitement. Elle savait les dangers que pouvait courir une jeune provinciale dans une grande ville.

J'aime écouter les discussions entre Madeleine et Suzanne. Je n'y participe que rarement. Je feins une certaine indifférence, mais la voix de Madeleine, sa douceur, ses éclats de rire et sa façon de tourner la tête m'enchantent. Je l'aime comme un père peut aimer sa fille.

Je n'ai jamais été très bavard et, depuis ma retraite, je me sens bien seul. Tout m'exaspère. Je ne supporte plus rien, le cri des enfants qui jouent, le bruit de la rue, la sonnette qui tinte, l'eau qui bout, le vent, la pluie, le feu dans la cheminée, une porte qui grince et, surtout, ce bourdonnement incessant dans mon crâne. Ce cauchemar qui m'assaille la nuit et me réveille en sueur. Toujours la même vision : j'avance dans un boyau translucide. Le monde autour de moi est flou, les gens passent, indifférents. Je suis transparent, seul dans ce vide qui m'aspire. Je n'arrive plus à ordonner mes pensées. L'idée de partir, de disparaître, de me jeter

sous un train s'installe dans mon esprit. Belle fin pour un employé des chemins de fer !

Lorsque nous prenons l'omnibus, j'ouvre les portières du wagon pendant que celui-ci circule. Suzanne fait semblant de réajuster ma cravate pour se positionner devant moi. Elle a compris mon intention.

La résidence Les Bouviers située à la gare du Stade, à Colombes, est constituée de quatre bâtiments disposés autour d'une aire de jeux entourée de parkings. L'appartement de mon fils se situe au sixième étage dans le premier immeuble. Il est lumineux et dispose d'une belle exposition. Du balcon, la vue est bien dégagée et découvre un jardin public encore en travaux. Sur la gauche, en surplomb, s'étirent la voie ferrée et les quais de la gare. En contrebas, la rue Auguste-Renoir mène à la résidence.

Guy et Madeleine ont acheté cet appartement sur plan et ont emménagé en juillet de cette année 1963. Guy, mon fils, se gorge d'être propriétaire et d'avoir su si bien négocier son prêt immobilier. Je m'évertue à lui rappeler que le bien n'est pas à lui, mais à la banque, puisqu'il a contracté un crédit. Je sais que mes remarques lui déplaisent profondément et qu'il cherche à me convaincre de son talent à saisir les opportunités et de la pertinence de son choix. Avec son arrogance habituelle, il me rappelle que, si j'ai pu payer mon terrain rubis sur l'ongle, c'est grâce à un prêt familial. L'allusion sonne comme un reproche. C'est l'un des nombreux points de discorde entre nous. J'avoue que j'aime le provoquer de temps en temps, sur le plan politique notamment. Il part au quart de tour et développe des arguments avec une violence verbale qui me surprend chaque fois. Son attitude me consterne, la virulence de son discours m'afflige. J'ai toujours avec lui le sentiment d'un combat, de reproches.

Arrivé sur place, je me rends immédiatement aux toilettes. Ma décision est prise et je ne veux pas que l'on me trouve baignant dans mon urine. Quand je sors, les deux femmes papotent joyeusement dans le couloir. Je passe devant elles sans rien dire, et me dirige vers la porte-fenêtre de la salle à manger. Mes mains tremblent, je n'arrive pas à l'ouvrir. Madeleine, toujours attentive, vient à mon aide. Sans aucune hésitation, je franchis le seuil du balcon, saisis le garde-corps et me projette en avant. Je ne dis rien. Madeleine tente de me retenir. Elle crie. Suzanne accourt. Je ne les regarde pas. Je n'entends pas. Je ne veux qu'une chose : partir. Odile, ma petite-fille, s'accroche à ma jambe. Les boutons de mon veston craquent les uns après les autres. Je tombe, rebondis sur la rambarde du balcon inférieur et termine ma chute tête la première dans la pelouse.